

Claude Léger

## De la nocivité de certains psycho-stimulants

Le texte qui inaugura en février 2007 ce qui allait devenir une chronique portait sur le théâtre, à travers la critique d'une mise en scène de *Titus Andronicus*. La précédente livraison de cette chronique avait pour thème la langue étrangère. Je me propose de faire une boucle, un nœud entre les deux, en guise de faveur, pour un cadeau que je destine au lecteur.

Je suis tombé sur les références d'une étude menée à l'université de Liverpool (Royaume-Uni), dont un *abstract* a été publié sur le site de cette université en décembre 2006, intitulée : « La lecture de Shakespeare a des effets dramatiques sur le cerveau humain ». Ma réaction devant un tel titre fut d'abord la crainte de me trouver dans la position, jugée inconfortable, de l'arroseur arrosé. En effet, je ne m'étais pas privé, au fil des mois, de me gausser sans vergogne de la propension des chercheurs britanniques (et du Commonwealth) à suivre des cohortes de cerveaux humain, pour en tirer les conclusions les plus inattendues. J'eus soudain l'impression d'avoir oublié qu'il existait un produit plus classique en provenance du Royaume-Uni et qu'on appelait : l'humour britannique.

Mon vacillement fut cependant de courte durée, ainsi que me l'apprit, sans tarder, la suite de ma lecture. Cela dit, mon cerveau venait sans doute de subir un pic d'excitation, dont je me suis demandé s'il n'était pas préjudiciable à son activité, surtout si la fréquence de tels pics devait s'avérer trop soutenue.

En effet, l'étude qui retient mon attention montre que « la langue de Shakespeare excite positivement l'activité cérébrale en ajoutant un drame de plus aux pièces de dramaturge ». Shakespeare utilisait une technique stylistique particulière, qui consistait en un décalage de la fonction des mots dans une phrase, comme, par

exemple, l'usage d'un substantif en place de verbe. Ainsi, le cerveau perçoit le sens d'un mot avant d'en saisir la fonction au sein de la phrase. Ce procédé produit un pic subit de l'activité cérébrale et oblige le cerveau à travailler à rebours. Le Pr P. Davis, de l'University's School of English, précise que « le cerveau réagit à la lecture d'une phrase, comme *"he godded me"*, tirée de *La Tragédie de Coriolan*, de la même façon que pour placer les pièces d'un puzzle [...]. Le cerveau commence alors à s'exciter ». Il s'agit sans doute, selon ce chercheur, d'une des raisons pour lesquelles les pièces de Shakespeare ont un impact tellement dramatique sur leurs lecteurs.

Le Pr Neil Roberts, de l'University's Magnetic Resonance and Image Analysis Research Centre (MARIARC), complète les explications du Pr Davis dans les termes suivants : « L'effet sur le cerveau est un peu comme celui d'une baguette magique : nous savons ce que le tour de prestidigitation produit, mais pas comment il est produit. Au lieu d'être sidéré de façon négative, le cerveau est au contraire excité positivement. L'activité cérébrale reste relativement calme lorsque nous comprenons le sens d'un mot, mais, lorsque le mot change la syntaxe de la phrase entière, alors le tracé de l'enregistrement cérébral montre un pic subit. Le cerveau est en effet obligé de recomposer le processus de pensée, afin de comprendre ce qu'il doit faire de ce mot inhabituel. »

Les Prs Roberts et Davis, en collaboration avec le Dr G. Thierry de l'University of Wales (Bangor), ont ainsi enregistré l'activité électro-encéphalographique (EEG) de vingt volontaires soumis à la lecture de morceaux choisis de Shakespeare. Et, pour affiner ses résultats, l'équipe a ensuite utilisé la magnéto-encéphalographie (MEG) ainsi que l'IRM fonctionnelle, afin de circonscrire les aires cérébrales concernées et le type d'impact qui pourrait maintenir l'activité cérébrale « healthy » (en bonne santé). Le Pr Davis était très satisfait de ce travail interdisciplinaire qui permit de « découvrir de nouveaux aperçus sur les mécanismes extrêmes de l'esprit ».

Vous vous doutez bien que je suis allé chercher (car je suis un peu chercheur moi aussi) le « godded » de *Coriolan*. Il se cache au cinquième acte :

« *This last old man,*

*Whom with a cracked heart I have sent to Rome,*

*Loved me above the measure of a father;  
Nay, godded me indeed* <sup>1</sup>. »

(*The Tragedy of Coriolanus*, V, 3,11)

On trouve dans toute la pièce des substantifs convertis en verbes. Ils sont particulièrement nombreux dans le dernier acte : *office, servanted, godded, virgined, widowed and unchilded*. Ils peuvent avoir une valeur humoristique : *fidiussed, horsed*.

Grâce au commentaire de la pièce par Louis Lecoq (*Œuvres complètes et bilingues*, Paris, Robert Laffont, 1995), on découvre que l'affaire est bien plus grave que ne le pense le P<sup>r</sup> Davis : « La lutte politique est semblable à la guerre. Les coups doivent porter, et il faut frapper vite. D'où un rôle privilégié confié aux verbes. » *Coriolan* est la dernière des tragédies romaines de Shakespeare. Elle est sombre et laisse entrevoir l'appréhension des désastres de la Guerre civile.

Pour finir : « [...] dans le même temps où l'auteur parvenait à l'aisance dans l'expression poétique, il assujettissait son métier à son projet dramatique, si bien que l'on a parfois distingué avec subtilité entre le poète dramaturge qu'il avait été d'abord et le dramaturge poète qu'il devint dans la seconde décennie de sa carrière » (Victor Bourgy, présentation des *Tragédies*, *ibid.*).

Je livre donc aux P<sup>rs</sup> Roberts et Davis la subtile inversion entre « poète » et « dramaturge » comme un témoignage de ce que je ressens en écrivant ces lignes : un pic cérébral positif, dont je ne peux malheureusement pas dire s'il est « healthy » ou non. En tout cas, les Britanniques, qui ont une longue tradition de recherches éthologiques sur les mammifères supérieurs, semblent avoir trouvé, avec le cerveau, un nouvel animal dont l'étude leur réserve encore bien des surprises.

Il va quand même falloir que je songe à cesser de lancer des piques contre ces honorables chercheurs, car j'ai bien conscience de vous avoir offert en manière de cadeau une farce-et-attrape. Vous devez savoir, comme moi, que le Shakespeare est quand même moins nocif que le tabac, puisqu'il est écrit : « Fumer nuit gravement à la

1. « Le dernier, ce vieillard / Qu'avec le cœur brisé j'ai envoyé à Rome, / Avait pour moi plus d'affection qu'un père – que dis-je, / Il me divinisait... » (tr. fr. Louis Lecoq).

santé », où « fumer » est utilisé comme substantif, alors que « nuit » est un verbe et que « santé » comporte paradoxalement un « t ».

À ce sujet, des chercheurs britanniques (excusez-moi pour ce pléonasme) ont mené récemment une étude tout à fait sérieuse, dans la mesure où elle concerne la Millenium Cohort Study, soit un échantillon de 18 263 nourrissons nés entre 2000 et 2002, qui permet d'affirmer, selon le Pr Kate E. Pickett et coll. de l'université de York qui ont réalisé cette étude, que les futures mères qui continuent de fumer plus de dix cigarettes par jour durant leur grossesse ont plus de risque d'avoir un enfant présentant un « tempérament difficile », précurseur de comportement « antisocial ». Ce tempérament a été évalué grâce à la *Carey Infant Temperament Scale*, qui mesure le degré de gaité, la réceptivité à la nouveauté et la régularité des fonctions physiologiques de l'enfant. Les auteurs ont constaté que les enfants dont les mères avaient arrêté de fumer durant leur grossesse présentaient les scores les plus élevés de tempérament facile, tandis que ceux dont les mères avaient continué à fumer plus de dix cigarettes quotidiennes (même *lights*) avaient les scores les plus bas. Tout cela n'est plus fait pour nous étonner, venant de chercheurs aussi rigoureux que les Britanniques. Mais cette étude les a apparemment déstabilisés, car « il est frappant, notent les auteurs, de constater que l'arrêt du tabac pendant la grossesse apparaît dénoter un effet protecteur via une probabilité accrue d'avoir un enfant de tempérament facile, même par rapport aux femmes qui n'ont jamais fumé ».

Peut-être devons-nous retourner à Shakespeare, puisque le tabac était déjà cultivé en Europe de son vivant, et nous souvenir que Cicely Neville, duchesse d'York – là où notre étude a été menée –, était la mère d'un nommé Richard, qui, devenu roi, fut maudit par elle pour avoir assassiné son frère et les fils de celui-ci : un enfant d'un tempérament difficile et assez antisocial, ce Richard III !

21 mars 2008